

LA NUIT DU CARREFOUR

PAR GUY KONOPNICKI

J'apprends, presque chaque matin, en écoutant la radio que nous revivons dans la France des années 30. Nous avons bien vu quelques flammes à la nuit tombée, au croisement des Champs-Élysées et de la rue du Colisée, et des barricades érigées avec des palissades de matière plastique. Seul le ministre de l'Intérieur croyait voir revenir un temps dont, manifestement, il ne sait pas grand-chose. Pas de liges factieuses, ni de camelots du roi, moins encore de ces chemises brunes aperçues par le sous-ministre des mécomptes publics. On pourrait, à la rigueur, trouver une parenté entre la colère des anciens combattants, dont on croyait se débarrasser avec quelques aides chichement comptées, et celle des classes laborieuses d'aujourd'hui, taxée et méprisées, au nom du progrès et de l'écologie.

Pour le reste, on ne voit guère d'où vient cette manie d'agiter les spectres de ce temps où la *Nuit du carrefour* n'était pas une échauffourée opposant aux forces de l'ordre des manifestants, manipulés ou non, mais un film de Jean Renoir, rien de moins qu'un chef-d'œuvre, tiré d'un roman de Simenon. Il nous semble aujourd'hui qu'arrêter les autos aux carrefours constitue la forme extrême de la violence sociale. Un retour au temps des coupe-jarrets, ces barbares, des mineurs en grève aux émeutiers de 1934, qui rampaient sous les escadrons de cavalerie afin d'estropier les chevaux ! Il est si difficile de parler d'aujourd'hui et si commode de faire surgir de vieux fantômes. Le spectre du communisme, qui hantait déjà l'Europe, en 1848, selon le *Manifeste* de Karl Marx, ayant cessé d'effrayer depuis l'effondrement de l'URSS, on ira donc chercher le fantôme du fascisme, rebaptisé populisme. Toute manifestation un peu violente, avec ou sans participation directe d'un groupuscule nazillon, sera donc un nouveau 6 février 1934. Du côté des soutiens aux manifestants, ceux de droite comme ceux de gauche, ce n'est guère mieux. Nous voici chez les sans-culottes, à la veille d'une nouvelle prise de la Bastille, et il s'en faudrait de peu qu'on ne promène des têtes au bout des piques. Tout ayant commencé par l'augmentation des prix à la pompe, on comprend que la mesure n'est pas de rigueur.

Si l'enseignement de l'histoire romaine n'avait disparu, nous aurions droit à César dressant les plébéiens contre les puissantes familles de Rome. Nous devons donc en rester à ces années 30, jusqu'à en perdre notre latin. L'horreur même ! Un affreux temps qui donne des complexes aux romanciers d'aujourd'hui, à ceux qui s'imaginent Malraux, Aragon, Nizan, Mauriac, Gide ou même Céline. Un temps de plumes flamboyantes, dont on agite régulièrement les plus maléfiques, à titre d'exorcisme ou de justification. Les uns se voient engagés, du bon côté, dans la guerre d'Espagne, les autres se créditent d'un talent assez éclatant pour que l'on pardonne

un jour leurs engagements douteux. Nul ne se risque à étripier le gouvernement et la République avec la hargne de Maurras et le talent de Léon Daudet, sur l'autre bord, les plus virulents n'osent pas appeler à « faire valser les kiosques et les fontaines Wallace », comme Aragon dans *Front rouge*. Qui donc lancerait comme lui cette adresse aux prolétaires : « Que ta fureur balaye l'Élysée. » Il n'y a rien de cette violence dans l'air du temps, ni liges fascistes, ni bataillons prolétariens, ni poète flamboyant pour les appeler à faire « feu sur les ours savants de la social-démocratie ». Nos mœurs sont des plus adoucies, mais l'époque n'aime rien tant que de se faire peur. Les périls contemporains, économiques et climatiques, ne suffisent pas.

Il n'est pas de manifestation populaire ni de campagne élec-

torale qui ne se passe d'un rappel des années de montée des périls. Un manifestant recevant un peu de lacrymogène s'écrie, devant une caméra de télévision, qu'il a été gazé. Ce n'est pas vraiment le gaz moutarde, mais cela suffit pour se sentir héroïque. En face, on se targue d'avoir arrêté le fascisme en alignant 3 000 policiers. Il est vrai que le personnel politique du pouvoir semble aussi dépassé que celui des dernières années de la III^e République. Il joue donc avec des fantômes, effrayé à l'idée d'infléchir un peu sa politique, pour donner un peu à ces gens dont les revendications et les objectifs n'ont rien de terrifiant. Mais à force de fantasmer les temps terribles, ils finiront par s'y précipiter. ■

